



Janvier 1902

N° 1

★

# Bulletin



DE

# L'UNIVERSITÉ POPULAIRE

DE NANCY

PARAISANT TOUS LES MOIS

SIÈGE SOCIAL :

Maison du Peuple, 2, Rue Drouin — NANCY



IMPRIMERIE NANCÉIENNE

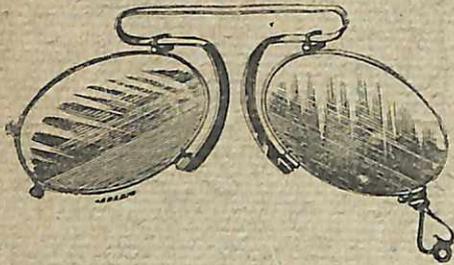
★ 15, Rue de la Pépinière, 15 ★

FAITES VOS ACHATS DANS LES NOMBREUX MAGASINS QUI DONNENT A LEURS CLIENTS  
**LES TIMBRES-RABAIS**

De la Compagnie française des **TIMBRES-RABAIS**  
 EXIGEZ DES TIMBRES-RABAIS POUR TOUT ACHAT AU COMPTANT

Maison **MAURICE Frères**, Opticiens-Spécialistes  
 44, Rue St-Jean, NANCY

**INSTRUMENTS**  
 à mesurer la vue.



Maison renommée pour sa Lunetterie de 1<sup>er</sup> choix en verres gradués au silic. — Lunettes et Pince-nez depuis 4 fr. 50. Envoi contre mandat-poste 4 fr. 60. (Indiquer l'âge suffit.)

**SPÉCIALITÉ**  
**D'HUILES DE FOIE DE MORUE DE NORWÈGE**

PHARMACIE  
**CENTRALE DE NANCY**  
 MAISON DE DROGUERIE  
 12, rue de la Visitation  
 A. ROSFELDER  
 Ph<sup>en</sup> 4<sup>re</sup> cl.

La Maison garantit la pureté des produits qu'elle délivre et l'exécution rigoureuse des ordonnances médicales sous le contrôle de deux pharmaciens diplômés.

DÉPOT GÉNÉRAL  
**DU VIN DE LA VISITATION**

**COUPONS**  
**SOIERIE, LAINAGE, DOUBLURES**  
 DRAPERIE, BLANC, etc.

**SIMONIN FILS**  
**NANCY**  
 Rue Saint-Nicolas

Maison vendant le meilleur marché de toute la région de l'Est

**VÊTEMENTS**  
 confectionnés  
 pour Hommes,  
 Jeunes Gens et  
 Enfants.

**A LA BELLE JARDINIÈRE**  
 50-52, Rue Saint-Dizier, 50-52  
**NANCY**  
 (Angle de la place du Marché)

**DRAPERIE**  
 haute nouveauté  
 POUR  
**VÊTEMENTS**  
 sur mesure  
**VÊTEMENTS DE TRAVAIL**  
 CHEMISES, BONNETERIE, CRAVATES

**E. VALLIN**  
**NANCY**

8, boulevard Lobau, 8

**MENUISERIE ET ÉBÉNISTERIE D'ART**

**SCULPTURE**

**BOIS, PRESSE, MARBRE, BRONZE**

**ASSOCIATION OUVRIÈRE DE PRODUCTION**

**L'AVENIR DU BATIMENT**

SIÈGE SOCIAL :

**6, rue Clodion, 6 — NANCY**

Bureau ouvert de 2 h. à 6 h. du soir

TERRASSEMENTS, MAÇONNERIE, CHARPENTE, COUVERTURES

Plâtres, Pavage, Canaux, Carrelage et Ciments

**RÉPARATIONS EN TOUS GENRES**

**BONNES CONDITIONS**

**AMEUBLEMENTS EN TOUS GENRES**

**Alfred LÉVY, 12, rue Notre-Dame, Nancy**

Vente et Location de Mobilier pour la Ville et la campagne

LA CHAPELLERIE

**Au 3,60**

20, RUE DES PONTS, 20

*Magasin spécial pour Dames*

CHAPEAUX POUR HOMMES

MARQUES ANGLAISE ET FRANÇAISE JUSQU'À 15 FRANCS

ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE

EN CONFECTIONS

pour HOMMES

DAMES & ENFANTS

MODES, LAINAGES

BONNETERIE



**GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS**  
**AU COIN DE RUE**  
25, rue Stanislas — NANCY — 1, rue Saint-Dizier

SPÉCIALITÉ

DE

**BLANC**

Toiles, Lingerie,

Rideaux, etc.

BON MARCHÉ EXCEPTIONNEL

RELIURES-ENCADREMENTS

IMPRESSIONS COMMERCIALES EN TOUS GENRES

*Cartonnage, Boîtes de Bureaux*

**E. MULLER**

22, RUE DES PONTS, 22

**NANCY**

FERBLANTERIE, PLOMBERIE, ZINGUERIE

POMPES A EAU. A VIN & A BIÈRE — RÉPARATIONS

Travaux de Bâtiments en tous genres

**AUGUSTE BASTIAN**

44, Rue du Faubourg des Trois-Maisons, 44

**NANCY**

INSTALLATION DE GAZ

et distribution des eaux de la Moselle

POSE ET RÉPARATION DE COMPTEURS D'EAU

Bec à incandescence au gaz, force de 250 bougies

COMMERCE DE PAPIERS

en tous genres

GROS & DEMI-GROS

**VORMUS Frères**

*Armand et Maurice*

31 et 42, Rue de la Pépinière

**NANCY**

TÉLÉPHONE



TÉLÉPHONE

FABRIQUE & MAGASINS DE CERCUEILS

MAISON DE CONFIANCE

**ED. GARNIER**

24, rue de la Pépinière

MAGASIN ET ATELIER : 3, RUE CALLOT — NANCY

CERCUEILS EN SAPIN, EN CHÊNE

plombés et capitonnés

PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE -- TRAVAIL SOIGNÉ

*Renseignements et démarches gratuits*

Adresse télégraphique : GARNIER-CERCUEILS-NANCY

**LAITERIE MODÈLE DU PHÉNIX**  
**CHAMPIGNEULLES**

MAGASINS DE VENTE A NANCY : 17, rue St-Georges -- 57, rue de la Commanderie

LAIT PHÉNIX PASTEURISÉ ET STÉRILISÉ

LAIT RICHE ET PUR PROVENANT DE VACHES VACCINÉES CONTRE LA TUBERCULOSE

Petits suisses Phénix. — Crème Centrifuge

Œufs. — Beurres et fromages extra de toutes provenances

PRODUITS SPÉCIAUX POUR ENFANTS ET MALADES

LIVRAISON A DOMICILE MATIN ET SOIR

# BULLETIN

DE

L'UNIVERSITÉ POPULAIRE DE NANCY

---

## UNIVERSITÉ POPULAIRE

MAISON DU PEUPLE, 2, Rue Drouin

OUVERTE TOUS LES JOURS, DE 10 HEURES DU MATIN A 10 HEURES DU SOIR

A partir du 1<sup>er</sup> Décembre 1901

---

### BIBLIOTHÈQUE

Prêt à domicile, Lecture sur place, Journaux, Revues, Illustrés, Livres, Musée.

*Tous les Dimanches, à deux heures et demie précises*

### RÉUNIONS FAMILIALES

Musique, Chants, Récits, Lectures, Projections.

*Tous les Soirs de la Semaine, de huit heures à dix heures*

Cours et Conférences avec Projections, Exemples, Expériences, Discussions.

### ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR

Morale, Philosophie, Histoire, Géographie, Littérature, Économie sociale, Sciences, etc., etc.

### ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

Géométrie, Perspective, Dessin, Coupe de pierres, Menuiserie, Sténographie, Langues vivantes, etc., etc.

**Cours de Chant, Solfège, Chœurs.**

**Consultations Médicales et Juridiques.**

*NOTA. — On trouvera au Secrétariat, rue Drouin, n° 2, la liste complète des cours avec l'indication des professeurs et des sujets traités. On est prié de se faire inscrire le plus tôt possible, pour les cours qu'on désire suivre. Cotisation annuelle : Trois francs, au minimum, par famille.*

**LOCATION :** La Salle de Conférences et de Fêtes peut être louée par les Sociétés, s'adresser au Secrétariat.

---

## AUX TRAVAILLEURS,

L'Université Populaire de Nancy, fondée il y a deux ans, a poursuivi, sans se préoccuper des attaques dirigées contre elle, son œuvre d'éducation populaire toute inspirée des sentiments de Justice et de Fraternité.

Elle a grandi et prospéré. Aujourd'hui, elle va continuer et étendre son œuvre dans sa belle et nouvelle demeure, rue Drouin, n° 2, véritable **MAISON DU PEUPLE ouverte à tous**, avec sa grande Salle de conférences et de fêtes, sa Bibliothèque, ses Salles de cours, etc.

La **MAISON** bâtie, aux Travailleurs maintenant d'en faire autre chose qu'un lieu de réunions, de cours ou de conférences qu'on vient entendre de temps à autre par simple curiosité.

L'Université Populaire doit avoir un tout autre caractère : Elle doit être la manifestation du bescin, enfin senti par les Travailleurs, de s'instruire. N'ayant rien à attendre d'en haut, peu de chose de la bonté ou de la justice des autres, mais au contraire tout d'eux-mêmes, ils doivent comprendre que l'amélioration matérielle de leur sort dépend de leur élévation intellectuelle et morale ; que c'est par l'acquisition des capacités nécessaires qu'ils deviendront libres. Qu'ils fassent donc de l'Université Populaire un organe d'émancipation ouvrière. *Tous, nous y travaillerons avec eux.*

LE COMITÉ

## PROGRAMME DU MOIS DE JANVIER 1902

---

- Dimanche 12, à 2 heures 1/2 précises : Grande matinée.
- Lundi 13, à 8 heures 1/2, salle A : Cours élémentaire d'Allemand ; salle B : Cours de chant et de solfège.
- Mardi 14, à 8 heures 1/2 : Causerie ouvrière sur « l'Histoire du Travail » (suite), par M. Keller.
- Mercredi 15, à 8 heures 1/2, salle B : Cours d'histoire, par Valès ; salle A : Cours supérieur d'Allemand.
- Jeudi 16, à 8 heures 1/2 : Répétition de la section de comédie ; salle A : Cours d'histoire naturelle.
- Vendredi 17, à 8 heures 1/2 : Conférence sur « Nancy : La Place Stanislas », avec projections, par M. Pfister.
- Samedi 18, à 8 heures 1/2, salle B : Cours de sténographie ; salle A : Cours de littérature allemande, par M. Bauer.
- Dimanche 19, à 2 heures 1/2 : Matinée enfantine : Guignol, physique amusante, jeux divers, projections.
- Lundi 20, à 8 heures 1/2, salle A : Cours élémentaire d'Allemand ; salle B : Cours de solfège et de chant.
- Mardi 21, à 8 heures 1/2 : Causerie ouvrière sur « Le rôle des Syndicats professionnels », par M. Léchevin.
- Mercredi 22, à 8 heures 1/2, salle B : Cours d'histoire, par M. Valès ; salle A : Cours supérieur d'Allemand.
- Jeudi 23, à 8 heures 1/2 : Répétition de la section de comédie ; salle A : Cours d'histoire naturelle.
- Vendredi 24, à 8 heures 1/2 : Conférence sur « La décentralisation au point de vue géographique », par M. Auerbach.
- Samedi 25, à 8 heures 1/2, salle B : Cours de sténographie ; salle A : Cours de littérature allemande, par M. Bauer.
- Dimanche 26, à 2 heures 1/2 : Matinée familiale : Théâtre d'ombre (Les chansons de Nadaud.) Lecture à plusieurs voix. Chœurs. Poésies.
- Lundi 27, à 8 heures 1/2, salle A : Cours élémentaire d'allemand ; salle B : Cours de chant et de solfège.
- Mardi 28, à 8 heures 1/2 : Causerie ouvrière.
- Mercredi 29, à 8 heures 1/2, salle B : Cours d'histoire, par M. Valès ; salle A : Cours supérieur d'Allemand.
- Jeudi 30, à 8 heures 1/2 : Répétition de la Section de comédie ; salle A : Cours d'histoire naturelle.
- Vendredi 31, à 8 heures 1/2 : Conférence sur « Mentana ou l'expédition de Rome en 1849 », par MM. Valès et Keller.
- 

Chaque *Dimanche*, après la séance, Causerie sur les Origines de l'homme.

*Salle de travail* : Tous les jours on peut lire les derniers numéros parus des principaux journaux républicains et des revues scientifiques, littéraires et sociologiques.

*Consultations médicales* : tous les dimanches de 11 heures à midi, salle A.

*Consultations juridiques* : tous les jours de 1 à 2 heures au Secrétariat.

---

# RÉSUMÉ DES CONFÉRENCES

Faites pendant le mois de Décembre 1901.

## VOYAGE SUR LE « SÉNÉGAL ». — LA PESTE ET LE FRIOUL

Par M. le Dr BERNHEIM

Professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Nancy

Les conférences du vendredi, que l'Institut populaire inaugura il y a bientôt deux ans et qui eurent tant de succès, viennent d'être reprises dans la spacieuse salle de la Maison du Peuple. C'est M. le docteur Bernheim qui a inauguré la nouvelle série par une pittoresque description du voyage qu'il fit sur le *Sénégal* et un très clair exposé des causes de cette terrible et trop célèbre maladie : la peste.

Au mois d'août dernier, M. Olivier, le directeur de la *Revue des Sciences pures et appliquées*, avait organisé, comme il le fait tous les ans, une croisière dans la Méditerranée et la Palestine. On avait pu, dit le conférencier, faire le voyage à l'avance en se souvenant des descriptions des auteurs. On voyait déjà par la pensée la Corse, la Sicile, l'île de Malte, la Crète et surtout Jérusalem, Béthléem, la Vallée de Josaphat, le Jourdain, ce pays qui vit naître et mourir le premier fondateur des Universités populaires et qui aujourd'hui, s'il revenait sur terre, serait crucifié à nouveau par ceux-là mêmes qui se disent ses serviteurs les plus fidèles.

Parti de Marseille, le *Sénégal* se rendit à Ajaccio, ce port de la Corse à l'aspect sauvage. Arrivé là, on remarqua qu'un des hommes de l'équipage était atteint d'un malaise dont le diagnostic se rapprochait considérablement de celui de la peste. La fièvre, la présence d'une petite glande à l'aîne et plusieurs autres phénomènes firent présumer aux nombreux docteurs qui se trouvaient à bord qu'on avait affaire à un cas de cette maladie. Les autorités décidèrent alors de faire retourner le *Sénégal* à Marseille, mais en passant d'abord au Frioul, pour y subir une quarantaine.

La peste est une maladie très ancienne ; elle a été signalée par plusieurs écrivains de l'antiquité. Il existe dans le monde deux foyers principaux de ce fléau : le delta du Nil et la région comprise entre l'Inde et l'Indo-Chine.

On se souvient que cette épidémie terrible décima, au XIV<sup>e</sup> siècle, une partie de la population européenne. La peste, qui sévit à Mar-

seille au siècle dernier, est bien connue, et en 1846 encore, elle reparut et fit de nombreuses victimes.

La peste a pour cause un bacille découvert il y a quelques années par un savant attaché à l'Institut Pasteur. Depuis cette époque, on fit de nombreuses recherches pour trouver un remède à cette maladie. Le docteur Haffkine découvrit un vaccin préventif qui préserve en temps d'épidémie dans une certaine mesure. Le docteur Roux découvrit un sérum curatif qui a des effets beaucoup plus sûrs.

Nous voudrions pouvoir reproduire ici les caractères, les formes diverses, ainsi que les modes de propagation de cette maladie, dont M. Bernheim a longuement entretenu ses auditeurs.

Le Frioul est une petite île située non loin de Marseille et dans laquelle est installé un établissement destiné à faire subir un certain stage à tout équipage suspect d'apporter quelque maladie grave, notamment la peste. Il ne faut pas croire, cependant, qu'on trouve là tout le confort nécessaire et les soins hygiéniques prescrits par les savants.

L'installation est des plus rudimentaires et la désinfection se fait avec une légèreté coupable. En résumé, si la peste ne s'introduit pas plus souvent à Marseille, c'est qu'elle ne trouve là que difficilement un terrain favorable.

De sa charmante et instructive conférence, M. le docteur Bernheim a tiré une conclusion fort juste. Si les hommes parviennent par leur science à vaincre les plus terribles fléaux et à les éviter, il arrive parfois qu'ils reparassent menaçants et qu'ils jettent des perturbations profondes dans l'humanité. Il en est de même pour les cerveaux débarrassés de tous préjugés par le vaccin de la saine raison, qui aussi se laissent quelquefois envahir par l'intolérance, cette fille de l'ignorance. Aussi c'est à nous de veiller avec vigilance pour entraver le retour de cette terrible maladie, qui fit et qui fait encore tant de victimes dans le monde.

# RAPPORTS DE LA BIOLOGIE ET DE LA SOCIOLOGIE

Par M. le D<sup>r</sup> PRENANT

*Professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Nancy*

La biologie a pour objet l'étude de la matière vivante. Mais cette matière vivante n'est pas informe et illimitée ; elle se concrète et se définit en individualités d'ordre plus ou moins élevé ; *Verworn*, dans son excellente Physiologie générale, distingue les suivantes, superposées les unes aux autres. D'abord au bas de l'échelle, c'est la cellule, l'individualité la plus simple que l'on connaisse, l'élément constituant de toutes les individualités supérieures ; puis c'est le tissu, l'organe, la personne ou l'individu (un chien, un ver de terre, un homme), et enfin, tout au sommet, l'individualité supérieure de la série, c'est l'Etat ou Société. Du reste cette dernière individualité comporte elle-même diverses modalités. Vous connaissez le Corail, animal qui est en réalité une colonie, formée de petits animaux, les polypes, étroitement unis les uns avec les autres et d'ailleurs tous semblables. Les Siphonophores, animaux qui flottent dans la haute mer, sont en réalité, comme les Coraux, des colonies ; mais les composants de la colonie, au lieu d'être semblables les uns aux autres, sont différenciés et remplissent des fonctions différentes : les uns sont des sortes de boucliers qui protègent la colonie ; d'autres sont devenus des cloches natatoires par lesquelles la colonie est suspendue dans l'eau ; d'autres sont transformés en filaments préhensifs et capturent les proies dont la colonie se nourrit ; une autre catégorie a pris pour elle l'agréable fonction de digérer pour tous ; une dernière s'est chargée des fonctions reproductrices. Il s'est donc introduit dans cette Société un principe nouveau, qui la distingue du Corail, le principe de la division du travail. Tandis que dans les deux précédents, les composants de la Société étaient réunis par des liens anatomiques, matériels, chez les Sociétés d'Abeilles et de Fourmis, les individus sont libres de toute attache matérielle, et il n'y a plus entre eux que des liens fonctionnels, presque moraux, une sorte de contrat social. Et il en est de même et mieux encore avec les Sociétés humaines, les Coopératives et Syndicats, les Nations ou Etats, l'Humanité tout entière.

La branche de la biologie qui s'occupe spécialement de cette 5e individualité, que nous nommons la Société, c'est la Sociologie. Strictement, la Sociologie n'est donc qu'une partie de la Biologie.

Si l'on recherche dans l'histoire des Scien-

ces la genèse de la Sociologie, on ne voit pas qu'elle soit un rejeton de la Biologie, devenu dans la suite indépendant, et il semble plutôt que la Sociologie soit contemporaine de la Biologie, si même elle ne l'a précédée. Mais doit-on véritablement, pour trouver les véritables relations de priorité qui unissent les Sciences, remonter jusqu'à leur toute première origine, doit-on rapporter à Aristote le point de départ de toutes les Sciences ? Certainement non. De même que dans l'œuf, d'où doit sortir l'être futur, sont contenues toutes les tendances et toutes les dispositions que cet être manifestera plus tard, de même dans un homme qui pense doit être renfermé le germe de toutes les pensées, le rudiment de toutes les sciences. Ce qui importe, ce n'est pas la personne pensante et l'embryon de science qu'elle engendre sa pensée, c'est l'idée manifestée, rendue praticable et par là devenue véritablement scientifique.

Si l'on veut juger des vrais rapports génétiques des sciences, ce n'est pas à leur naissance, c'est à leur renaissance qu'il faut les prendre. Or, on l'a dit, si le siècle qui vient de s'écouler est « l'ère de la science de la nature », celui qui commence doit être « l'ère sociale ». C'est qu'en effet, comme le montre O. Hertwig, dans un discours universitaire, la loi de la cause et de l'effet devait nécessairement faire que la révolution accomplie dans le mode de production et dans les échanges commerciaux réagirait sur l'organisme social, sur la Société humaine, comme une transformation profonde apportée dans le fonctionnement d'un système organique du corps animal retentit plus ou moins directement sur sa constitution. Voilà donc, biologiquement expliqué, et par un biologiste tel qu'Hertwig, dans lequel on peut avoir confiance, l'avènement de l'ère sociale, succédant à l'ère physico-naturelle, l'actualité de la question sociale, et voici prévue et prédite l'imminence d'une transformation sociale. Ainsi s'explique le socialisme de toutes les classes et de toutes les sortes, depuis le socialisme chrétien, « qui vient à nous l'Évangile sous le bras », jusqu'au socialisme « de salon ou de boudoir qui fait sourire les belles dames », en passant par le « socialisme bourgeois, le socialisme qui s'ignore, celui de M. Jourdain, qui fait du socialisme comme jadis il faisait de la prose, sans le savoir ». Ces socialismes si divers sont la réaction propre à chaque personnalité, produite par une préoccupation sociale qui fait

désormais partie du milieu où nous vivons, qui est dans l'air.

Les rapports entre la biologie et la sociologie ont été admis et pratiqués par des biologistes s'intéressant à la sociologie et par des sociologues cherchant à s'appuyer sur la biologie. Les biologistes se sont, en général, peu occupés de sociologie, ce qui tient à ce que la société est pour eux un organisme beaucoup trop complexe, le dernier auquel ils puissent songer, et qu'ils lui préféreront toujours la cellule, organisme élémentaire, bien plus facile à étudier.

Les sociologues, au contraire, n'ont pu échapper non seulement à la tentation, mais même à la nécessité d'asseoir leurs doctrines sur des principes biologiques. Ces principes sont nombreux et variés. C'est le principe du lamarckisme, dû à l'illustre Lamarck, connu sous les noms de principe de la descendance, de l'évolution ou du transformisme : tous les organismes représentent une série ininterrompue de formes vivantes, qui, par la transformation insensible de leurs conditions d'existence, se sont transformées les unes dans les autres. Puis c'est le principe du darwinisme, plus fameux encore quoique moins fécond que le précédent, et développé par Darwin : les grands facteurs de l'évolution sont, pour lui, la lutte pour la vie et la sélection naturelle : notre globe est le théâtre d'une lutte acharnée entre les êtres vivants, dans laquelle les plus faibles sont voués à disparaître (lutte pour la vie) ; ceux qui sont les mieux armés pour la lutte sont, pour ainsi dire, triés par une sélection naturelle qui assure la survivance aux seuls plus aptes.

D'autres principes biologiques sont encore à citer : celui de la division du travail, d'après lequel chaque partie dans un organisme remplit une fonction spéciale à laquelle elle est mieux adaptée ; celui de l'intégration physiologique, selon lequel les parties constituantes d'un organisme se confondent en une individualité supérieure dont elles deviennent sujettes, etc. Par le principe de la défense de l'organisme, chaque organisme dispose de moyens spéciaux adaptés à son genre de vie, pour lutter contre ses ennemis ou triompher des vices de son organisation. Le principe de l'hérédité naturelle enfin est celui par lequel les descendants ressemblent aux parents. On interprétait, il y a peu de temps encore, l'hérédité, en admettant que les propriétés héréditaires sont léguées aux descendants sous la forme de parcelles de substance, dont chacune correspond à une propriété héréditaire distincte. Aujourd'hui on explique l'hérédité de façon toute mécanique, en disant que si l'organisme du descendant reproduit la forme de celui de son parent, c'est parce qu'il retrouve à chaque instant de son développement les mêmes conditions d'existence que celles par lesquelles ont passé ses parents.

Quel emploi les Sociologues ont-ils fait de la Biologie et de ses principes généraux ? Les deux principales catégories de Sociologues, les Socialistes et les Non-Socialistes, se sont, les uns comme les autres, réclamés de la Biologie et de ses lois, voulant donner à leurs

doctrines une forme scientifique et par conséquent acceptable.

Comme exemple de l'attitude des Non-Socialistes, M. Prenant cite quelques passages d'un discours prononcé par M. Leroy-Beaulieu au Comité de défense et de progrès social fondé par lui en 1895, discours intitulé : « Pourquoi nous ne sommes pas socialistes ». M. Leroy-Beaulieu, dans un appel d'ailleurs très libéral à la jeunesse du Quartier-Latin, prétend s'inspirer uniquement (d'où le titre de son discours) de la méthode scientifique ; il proteste énergiquement contre l'emploi exclusif fait par ses adversaires des théories métaphysiques et des utopies ; il représente avec raison les sociétés comme des êtres vivants, indéfiniment perfectibles, « à condition de respecter les lois de la biologie sociale » et de ne pas agir avec les sociétés comme avec des mécanismes, ainsi que les Socialistes le font. D'ailleurs dans tout le discours, pas un mot de ces principes biologiques que nous avons inscrits tout à l'heure, pas trace de ces lois de la biologie sociale que M. Leroy-Beaulieu a déclaré vouloir respecter.

Quant au point de vue des socialistes, on peut prendre comme type un livre de Ferri, intitulé : *Socialisme et Science positive*, livre qui fera, à toute personne non prévenue, l'impression d'un travail sérieux. Dans ses principaux chapitres : « l'Égalité des Individus », « la Lutte pour la Vie et ses Victimes », « la Survivance des Mieux adaptés », l'auteur cherche à atténuer la contradiction qui s'élève entre le principe du Socialisme et le principe biologique de la Concurrence vitale. D'autres auteurs ont tranché la difficulté d'une autre façon, et, selon M. Prenant, ils sont dans le vrai ; ils ont affirmé que le principe de la lutte pour la vie perd toute sa valeur en Sociologie, qu'il n'a pas sa place dans la Société humaine.

Que deviennent donc les divers principes biologiques indiqués tout à l'heure, quand on les transporte dans le domaine sociologique ? L'homme, qui n'est pas seulement un animal, qui n'est pas seulement un animal sociable, qui ne suit pas les lois de la Biologie et de la Sociologie générale, qui est un animal pensant, a le droit et le devoir d'examiner ces lois et, de cet examen, de conclure à les suivre ou à s'y soustraire.

Le conférencier reprend un à un les divers principes biologiques énumérés auparavant. Il montre que celui de la Division du travail est surtout violé dans la Société humaine, ou tout au moins que des correctifs lui sont apportés à chaque instant. Il fait voir que le principe de l'Hérédité sociale est tout autre chose que celui de l'Hérédité naturelle. Si celui-ci est la simple répétition chez les descendants des conditions par lesquelles ont passé les parents, l'hérédité sociale consiste dans la transmission d'une génération à l'autre de caractères acquis et fixés par sélection, sous forme d'un trésor composé de pratiques et d'institutions, dont l'ensemble constitue une sorte de conscience collective, de moi social ou collectif. Cette hérédité sociale, un auteur anglais, Baldwin, l'a déduite d'une comparaison entre la formation de la conscience collective et le dé-

veloppement mental de l'enfant ; l'enfant imite ce qu'il voit faire autour de lui, puis choisit et retient ce qui lui convient pour en faire son moi ; le moi social ou collectif se réalise de la même façon, par imitation et par sélection. Le principe de la Défense sociale est tout différent, comme *Franck* l'a bien montré, de celui de la défense individuelle.

Quant aux grands principes de l'évolution et du darwinisme, l'évolution d'une Société ne peut être calquée sur celle d'un individu et ressemble bien plutôt à celle d'une conscience qu'à celle d'un organisme individuel. Enfin le principe dominateur du darwinisme, c'est-à-dire de la sélection naturelle et de la concurrence vitale, qui a dominé toutes les intelligences de ce siècle occupées à la solution de problèmes sociologiques, celle même de Renan, ne mérite pas le pouvoir absolu qu'il a exercé. D'abord il a été très exagéré. Ensuite d'autres principes capables de le contrebalancer ont été introduits en Biologie : tel celui de la Sélection organique, presque directement opposé à celui de la Sélection naturelle. En face du principe de la lutte, pour la vie, de l'individualisme à outrance surgit dans toute Société animale, celui de l'altruisme, qui n'est pas seulement un mot du langage courant, une forme vaguement sentimentale, qui est un véritable principe biologique, inscrit dans les livres de Zoologie.

Pour conclure, s'il fallait fixer trois étapes successives, résumer en trois unités superposées le devenir de ce monde, on nommerait successivement et on superposerait hiérarchiquement : le molécule chimique, l'individu vivant, la société humaine,

La molécule chimique obéit aux seules lois physico-chimiques. L'être vivant vit d'autant plus qu'il sait échapper davantage aux nécessités physico-chimiques, qui seules s'imposaient à la molécule chimique. La société humaine, à son tour, est d'autant plus parfaite que l'homme y est plus soustrait aux lois biologiques qui régissent les êtres simplement vivants. Le biologiste sait bien que les phénomènes de la vie ne sont au fond que des modalités des phénomènes physico-chimiques ; mais il sait faire la part de ce qu'il y a de spécial, de vital, en eux. Le sociologue n'ignore pas que les faits sociaux dérivent des manifestations vitales ; mais en recherchant en quoi ils

en procèdent, il montre surtout ce en quoi ils en diffèrent. Le sociologue doit connaître la biologie pour savoir d'où il vient et non où il va. Les lois de la biologie, il doit les posséder, non pour s'en inspirer, mais pour en prendre le contre-sens. Tout doit être artificiel, contre-naturel, humain dans la société, ou tout du moins doit tendre à le devenir.

L'humanité est un organisme pensant, qui doit être autrement qu'un organisme vivant. Est-ce que la lutte pour la vie existe entre les pierres ? La lutte pour la vie n'est-elle pas le propre des êtres simplement vivants ? Les hommes ne sont-ils pas des êtres pensants plutôt que vivants ? Quand l'humanité sera affranchie des nécessités matérielles, qui sont le seul fait de l'animalité, quand elle sera intégralement réalisée, pensante et uniquement pensante, quand elle sera l'humanité intégrale, l'humanité nouvelle, la lutte pour l'idée aura remplacé logiquement la lutte pour la vie.

Si l'humanité était simplement le produit du développement naturel, jamais on n'aurait vu naître le christianisme, avec son « aimez-vous les uns les autres », ni le socialisme avec « son aidez-vous les uns les autres ». Christianisme et socialisme sont, en effet, précisément des doctrines inspirées par la révolte de l'humanité contre l'animalité, nées du triomphe de l'une sur l'autre.

La République, c'est-à-dire la chose commune (au sens précis, étymologique de ce mot, trop oublié de nos jours) doit s'enseigner, comme l'a dit M. Hinzelin ; il doit y avoir un catéchisme républicain, c'est-à-dire un abrégé de science républicaine, mis à la portée de tous. Il faut enseigner comment cette chose, étant la chose commune, doit être le bien commun. Le catéchisme républicain doit comprendre l'exposé d'une espèce de religion sociale, assise sur un trépied de sentiments véritablement humains : la foi scientifique ; l'espérance en un monde social meilleur, c'est-à-dire plus éloigné de l'animalité ; la solidarité qui a sur la charité, praticable par ceux-là seuls qui possèdent, le grand avantage de pouvoir être la charité de tous.

C'est à ce prix, c'est-à-dire au prix de cet enseignement véritablement républicain, qu'un second pas gigantesque sera accompli par l'humanité pour se dégager de l'animalité.

# LA RÉVOLUTION FRANÇAISE D'APRÈS LES DERNIÈRES ÉTUDES

Par M. PARISET

*Professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy*

M. Pariset fit vendredi dernier à l'Université populaire une conférence du plus haut intérêt sur la révolution.

On entend souvent prononcer le mot de révolution, mais en général on est pas d'accord sur sa véritable signification. Il en est qui tremblent en l'entendant prononcer, entrevoyant le drapeau rouge promené dans la rue. D'autres s'en servent pour désigner de simples émeutes ou des guerres civiles. Or, parfois ces dernières, quoique de longue durée, n'ont pas de résultats pour le bonheur du peuple, au contraire ; tandis que les révolutions sont généralement des crises passagères qui ont toujours une réforme pour but, On ne peut pas désigner par ce mot les émeutes qui soulèvent si souvent certains petits Etats d'Amérique par exemple.

Il ne faut pas non plus confondre les coups d'Etat avec les révolutions. Les premiers viennent d'en haut pour affirmer une autorité, les secondes viennent d'en bas pour réclamer une liberté.

Il n'y a eu dans l'histoire des peuples d'Occident que trois révolutions, l'une en Allemagne de 1517 à 1555, l'autre en Angleterre de 1644 à 1688 et la dernière en France de 1789 à 1804. D'après leurs dates respectives on peut conclure qu'une révolution est un événement relativement rare qui se produit en moyenne tous les 150 ans.

La révolution allemande eut lieu sous Charles-Quint. A cette époque, le peuple de cet empire était constitué par des princes, des chevaliers, des bourgeois et des paysans. Toutes ces castes se plaignaient de la tyrannie de celle qui venait au-dessus de l'une quelconque d'entre elles et en dernier ressort les princes eux-mêmes étaient mécontents de leur empereur. Les Bourgeois occupaient une situation mal définie entre les chevaliers et les paysans. Ils étaient en mal de liberté et avaient des tendances humanitaires ou mystiques, voulant conformer leur vie aux préceptes originaux de l'Évangile. Les paysans suivirent aussi ce mouvement, réclamant le droit de profiter de leur travail. Leurs revendications sont consignées dans des documents connus sous le nom de cahiers de doléances. Il résulta de ces différentes tendances des luttes intestines au cours desquelles chaque parti fut battu, et l'empereur lui-même perdit son prestige à la suite de la guerre que lui fit François I<sup>er</sup>. Cette agitation prit fin en 1555, date à laquelle fut signé le traité d'Augsbourg, qui donnait droit aux luthériens de professer librement leur religion.

Un principe nouveau venait de s'affirmer : celui de la liberté de penser. Mais il ne devait se généraliser que beaucoup plus tard, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La seconde révolution eut lieu en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle. Le peuple anglais avait adopté la religion luthérienne, ce qui déplaisait au roi Charles I<sup>er</sup>, de la catholique maison des Stuarts. Mais il avait à compter avec le parlement, qui lui était opposé. Une révolution éclata et le parlement décida la mort du roi en 1649. Mais le général Monk, en 1660, fit revenir le fils du roi exécuté, qui monta sur le trône sous le nom de Charles II. A sa mort, survenue en 1685, Jacques II lui succéda, mais il céda la place à son gendre, Guillaume d'Orange, ou mieux à sa fille, car le parlement d'alors décida que la fille du roi pourrait être reine d'Angleterre.

Un autre principe venait s'affirmer à nouveau : c'est qu'un peuple avait le droit de choisir lui-même ses gouvernants.

Ces deux révolutions sont donc un acheminement vers l'émancipation des peuples. Comme on le voit, elles eurent lieu dans deux pays différents, et portèrent sur des points dissimilables ; en outre, leurs effets ne se manifestèrent que longtemps après et chez des nations étrangères. Il est certain que ceux qui prirent part à ces mouvements n'ont bénéficié en rien de leurs efforts.

De la Révolution française, il nous est impossible de tirer une conclusion : elle n'est pas encore finie, ne datant que d'hier. Depuis cent ans, bien des partis ont voulu en faire leur chose. Napoléon I<sup>er</sup> n'a-t-il pas dit : « La Révolution, c'est moi ! » Louis-Philippe s'en réclamait aussi et Napoléon III sut en profiter pour établir un régime qui devait aboutir à nos malheurs.

Cependant des historiens ont essayé de définir la Révolution française et d'en dégager les conséquences. Taine l'examine en philosophe et en psychologue et pense qu'elle a été le résultat du retour à l'esprit classique sous l'influence des écrivains du siècle, esprit classique qui s'est popularisé et simplifié. Pénétrant dans les masses ni préparées, ni assez instruites, il souleva des élans qui n'aboutirent pas, parce que le peuple ne put maintenir le gouvernement qu'il avait édifié.

M. Aulard, dans son remarquable ouvrage qu'il vient de publier, réserve ses conclusions. Mais, pour lui, il se dégage maintenant que la Révolution a eu pour résultat l'égalité politique qui doit assurer la sécurité de la nation par le suffrage universel, émanation

directe d'un peuple conscient de ses droits et de ses devoirs.

Enfin M. Faguet, dans un livre intitulé : *L'Œuvre sociale de la Révolution française*, pense qu'il est résulté de ce grand mouvement une idée d'égalité sociale qui s'est affirmée dès les premiers moments, puisqu'on avait rêvé alors d'unifier les mœurs et la manière de vivre de tous les citoyens. A notre époque, ce mouvement tend à s'affirmer à nouveau dans le socialisme.

En tout cas, il serait prématuré de porter un jugement définitif sur la Révolution. Mais il est établi que la révolution allemande a donné la liberté de penser ; la révolution an-

glaise a donné le droit aux peuples, la liberté politique et la révolution française l'égalité de tous devant la loi. Toutes trois ont contribué à l'émancipation de la raison humaine et il est à prévoir qu'elles apporteront dans les gouvernements plus de liberté et de justice.

Telles sont les grandes lignes tracées par M. Pariset. Son exposé mériterait plus de développement et une plume plus autorisée pour le rapporter. Nous avons cru bon cependant de le résumer aussi fidèlement que possible pour ceux qui n'ont pas assisté à sa conférence si claire et si pleine d'aperçus nouveaux. Em. N.

---

## AVIS

Par décision du comité, ce bulletin, comprenant la liste des conférences et des cours, le programme des séances familiales et des fêtes, le résumé des principales conférences du mois précédent, sera envoyé gratuitement à tous les adhérents.

Le secrétaire général invite ceux des adhérents qui ont changé de domicile à donner le plus tôt possible leur nouvelle adresse.

---

## IMPRIMERIE NANCÉIENNE

NANCY — 15, Rue de la Pépinière, 15 — NANCY

---

### TRAVAUX TYPOGRAPHIQUES POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

LABEURS - THÈSES DE DROIT, DE MÉDECINE ET DE SCIENCES

MENUS — MEMORANDUM

Têtes de lettres — Factures — Enveloppes — Registres — Prospectus

**SPÉCIALITÉ D'AFFICHES — PRIX-COURANTS — CATALOGUES**

MÉMOIRES — CARTES DE VISITE — CIRCULAIRES

Etats — Mandats — Faire-part Naissance, Mariage et Décès

---

### EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE

Le Gérant : PAUL NICOLAS.
